6e ANNÉE, N° 334 — DIMANCHE, 19 OCTOBRE 1851.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, *A Galata*.

Dans les Villes du Littoral, à l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Marseille, chez Mme veuve *Camoin*.

A Londres, chez *MM. James Cowie et Son* Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Constantinople....... un an, 8 colonat. 6 mois, 4 »

Provinces et Etranger un an, 9 » 6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne.......... 5 piastres du G.-S.

Le journal parait les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 19 Octobre.

Voici le dernier article ou plutôt le dernier chapitre du remarquable ouvrage de M. Jonesco sur la Thessalie, ouvrage dont nous avons successivement publié les différentes parties. M. Jonesco s'est élevé aux plus hautes considérations sur l'état économique de la Thessalie, et il est descendu dans les détails de la vie intime de l'agriculture de cette province. Tous les sujets qui ont trait à l'accroissement de la richesse territoriale ont passé devant lui, le métayage, les rapports du propriétaire, de l'état et du métayer, les différentes cultures, la production, la dette, le bétail, les impôts, les banques, les voies de communication, les forêts, etc.; il n'a rien oublié, et dans ce tableau fidèle d'une des provinces ottomanes, il a donné des enseignemens pour tous les agriculteurs de l'empire. M. Jonesco a maintenant terminé cet ouvrage qui lui a coûté tant de fatigues, tant de recherches; avant de quitter la plume il a voulu donner un dernier conseil à l'agriculture, en lui parlant du *profit*, but de tous ses efforts. Après avoir prouvé que jusqu'à présent la dépense était en Thessalie plus forte que le profit, il indique le moyen de rendre ce dernier plus fort que la dépense, et résume le moyen par cet axiôme: la prodigalité assure le profit. Il enseigne en quelques mots la bonne culture du maïs, la rentrée et la conservation de ce produit; et dans une conclusion pleine de bonnes pensées il trace, en quelque sorte, le programme de l'éducation qu'il se propose de donner, dans l'école d'agriculture dont la volonté impériale lui a confié la direction, aux élèves qui seront un jour appelés à répandre dans les provinces de l'empire l'enseignement qu'ils y auront puisé et à faire fructifier les bonnes leçons qu'ils devront à l'expérience de M. Jonesco. Grace à cet enseignement, l'Empire Ottoman fera d'immenses progrès dans la production des matières brutes qui, comme le dit M. Jonesco, lui garantissent une véritable suprématie sur les autres pays; et la science substituée à la routine assurera un bon marché et une qualité que nul autre pays ne pourra atteindre, aux produits agricoles de la Turquie, où, selon l'expression d'un célèbre poète reproduite par M. Jonesco, Dieu donne le soleil et le Sultan la terre.

Le Profit.

Dans toutes les entreprises industrielles, on cherche, en dernier résultat, un profit. Ce profit se compose de tout ce qui reste après avoir déduit du produit créé toutes les valeurs qui ont concouru à l'obtenir. Aussi Varon a énoncé, dès les temps les plus reculés, ce dernier principe de la production en disant : *ne sumptus fructum superet*. Il n'y a pas de production si la dépense dépasse le bénéfice.

En effet, qui oserait entreprendre une spéculation commerciale dont la dépense et le bénéfice ne seraient pas bien calculés et connus d'avance? Quel manufacturier irait chercher les matières brutes pour les soumettre à tant de métamorphoses, si les dépenses n'étaient couvertes par le bénéfice? Sans la connaissance bien claire du produit brut et du produit net de l'exploitation de la terre, le cultivateur ne pourrait jamais exercer son industrie d'une manière lucrative. Les valeurs employées dans la production agricole sont bien plus nombreuses et plus variées que celles de l'industrie manufacturière et commerciale. Le cultivateur vend ses produits, souvent il les transforme lui-même en laine, beurre, suif et soie. Il est donc à la fois commerçant et manufacturier, tout en produisant les matières de première nécessité et destinées à alimenter les professions des autres industriels.

Le cultivateur trouve dans l'économie rurale toutes les indications nécessaires pour arriver à obtenir le produit net, le bénéfice, le profit de son industrie, et dans l'agriculture proprement dite les notions concernant la production des plantes et la multiplication des animaux. C'est dans l'économie rurale, dans cette science du profit qu'il acquiert la force qui le détermine à sacrifier une foule de valeurs dans le but d'en créer d'autres qui viennent augmenter la richesse nationale. Secondé par les principes qui président à la création des produits agricoles, le cultivateur peut sortir dans ses champs et y jeter abondamment la semence. La prodigalité assure le profit; la science de la prodigalité en agriculture est la plus difficile de toutes. Aussi avons nous essayé de l'esquiver dans tout ce que nous avons dit jusqu'à présent sur la production de la richesse en Thessalie. En constatant son état actuel, nous avons fixé par des chiffres le profit, le produit net de la culture. L'ayant reconnu plus petite que la dépense, nous avons indiqué les moyens d'amélioration.

Après l'étude sur le profit, vient l'étude sur la dépense. L'agriculture envisagée au point de vue du produit net et du produit brut est fondée, selon l'expression de M. Boussingault, sur l'observation des faits recueillis dans la pratique. Elle les enregistre, les discute, cherche à les expliquer, à les prévoir en s'aidant des diverses branches des connaissances humaines. L'économie rurale qui est une application de la science à l'industrie, cherche à tirer le plus haut intérêt possible des capitaux engagés dans l'exploitation du sol. C'est ce que nous avons tâché de faire ressortir de tout ce que nous avons dit sur le bénéfice. En passant maintenant à la production des plantes et des animaux, nous ouvrons le grand livre de la nature, mais pour y chercher et lire autre chose que le naturaliste. Le botaniste et le zoologue s'occupent à généraliser et à spécifier les êtres qui peuplent le globe pour les grouper et les distinguer. Ce sont des choses qui ne regardent nullement le cultivateur; il s'inquiète peu du nombre des étamines et des cotylédons, du système nerveux et des organes de la vie végétative. Le cultivateur, sans le secours des livres et de la loupe, connaît les plantes et les animaux qu'il a intérêt à multiplier. Son métier consiste à les faire produire dans les circonstances les plus favorables et avec le moins de dépenses.

L'Exploitation de la terre.

Le but que se propose l'homme qui entreprend l'exploitation de la terre, c'est de produire les plantes et de multiplier les animaux nécessaires à la subsistance de la société. La solidarité qui existe entre le monde animal et le monde végétal, a été formulée de tout temps par le bon sens des peuples : *Qui a du foin a du pain.* Toute l'exploitation de la terre consiste à combiner d'abord, dans de justes proportions, l'étendue de la terre destinée à la culture des plantes pour la nourriture de l'homme avec l'étendue de la terre affectée à l'entretien du bétail; car, comme le dit Jacques Bussault : *qui ne fait pas de prés aura peu de blé.*

Dans l'exploitation de la terre en Thessalie les animaux sont négligés et tous les soins portés vers la culture des plantes alimentaires. S'il est quelque chose de démontré, disons-nous avec M. Dezeimeris, d'incontestable, c'est qu'un peu de fourrage n'est rien en agriculture; beaucoup de fourrage, immensément de fourrage, c'est tout. Le progrès n'est pas dans la culture des plantes alimentaires; mais dans celles des fourrages. Aussi il n'est pas étonnant qu'avec un système de culture vicieux et diamétralement opposé au nôtre, les cultivateurs de la Thessalie n'obtiennent pas tout ce que la terre peut donner.

Pour entrer dans le système d'amélioration fondamentale, on doit mettre à exécution des vérités connues de tout le monde et formulées ainsi par Jacques Bussault : Plus on sème, moins on récolte. — Plus on veut avoir, moins on a. — Si tu veux du blé, fais des prés.

La terre s'épuise par le blé et se repose par le pré. Le pré donne du fourrage, le fourrage nourrit le bétail. — Le bétail fait du fumier, le fumier produit le grain.

Le pré repose la terre du blé. Vous aurez, après un pré, triple récolte de blé.

Nous en déduisons que la grande amélioration de la culture en Thessalie consiste dans l'emploi de l'engrais. L'engrais est produit par les animaux. Les animaux étant aujourd'hui un but secondaire dans l'exploitation de la terre, doivent être élevés à l'importance que la science leur assigne. D'accessoire ils doivent devenir but principal. De cette manière, avec un bénéfice souvent supérieur à celui de la culture des plantes, on assure le bénéfice de la culture et on l'augmente par les engrais. La paille qui est actuellement employée dans la nourriture des animaux, doit dans le système nouveau servir de litière et former du fumier.

La seule manière d'opérer de profondes améliorations dans l'élève du bétail, disent tous les auteurs célèbres, d'en multiplier les têtes, d'en perfectionner les races, c'est de multiplier, d'améliorer les cultures au moyen desquelles on les nourrit. Les fourrages deviennent bétail, et s'ils sont de bonne qualité, ils deviennent du beau bétail.

Le problème principal à résoudre pour toutes les exploitations rurales de la Thessalie, est de savoir quelle étendue de terre doit être affectée à la culture des plantes à l'usage de l'homme et des plantes à l'usage du bétail.

Les plantes tirent leur nourriture en partie de l'atmosphère, et en partie de la terre. Les premières sont dites épuisantes et les secondes fertilisantes. D'après cette considération physiologique, le cultivateur doit chercher à restituer au sol, au moyen des plantes qui vivent aux dépens de l'air ce qu'ont enlevé à ce même sol les plantes qui vivent à ses dépens; c'est-à-dire, comme le dit M. Dezeimeris, à rendre du fourrage pour du blé, du foin pour du pain. Les terres consacrées à la culture des plantes qui procurent la nourriture de l'homme, deviennent de plus en plus fécondes. C'est au moyen des assolemens qui sont, comme le disait le célèbre Pictet, les véritables greniers d'abondance, que le cultivateur peut maintenir la fertilité des premières en empruntant en leur faveur des principes fécondants que les dernières produisent en surabondance.

La combinaison qui donne ce résultat mutuel entre les plantes et le bétail, est inconnue en Thessalie.

Privée des engrais et des assolemens qui permettent d'entretenir dans un état prospère la puissance productive de la terre, et qui, loin d'épuiser et d'infester de mauvaise herbes, la mettent en état de donner sans interruption les récoltes les plus abondantes, l'exploitation de la terre en Thessalie est aussi privée des instrumens de travail qui permettent d'obtenir une culture aussi parfaite que peu dispendieuse.

Dans ce beau pays, l'oranger et l'amandier ont la plus luxuriante végétation, et le cultivateur possède les champs les plus étendus pour toutes ses combinaisons. Le blé, le maïs, le riz et toutes les céréales, le sésame et l'olivier et toutes les plantes oléagineuses, le lin, le coton, le mûrier et toutes les plantes textiles, le tabac et toutes ces plantes aromatiques, peuvent être cultivés; le climat et le sol ne s'y opposent pas.

La culture du maïs.

Parmi le grand nombre de plantes qu'on cultive, nous allons décrire la culture du maïs pour donner une idée de l'état actuel, et saisir l'occasion d'indiquer quelques moyens qui peuvent améliorer cette production.

Sur les défrichements opérés dans la vallée de Tempé, on cultive le blé, le maïs, les haricots, le sésame et le coton.

Le sol est si fertile dans cette plaine, qu'il produit sans engrais les plantes les plus épuisantes. Selon les éléments chimiques et les propriétés physiques, on peut distinguer deux natures de sol dans cette vallée. Celle qui est au pied des montagnes est plus tenace, moins riche et par conséquent mieux adaptée à la culture des céréales que celle de la plaine, moins forte, sablonneuse et plus riche en humus. La plaine est donc propre à la culture du maïs, du coton, du sésame et des haricots. Que l'année soit sèche ou pluvieuse, ces plantes y réussissent, et surtout le maïs. L'année dernière les cotons et les sésames n'ont réussi, à cause des pluies, que dans les terres légères.

D'après ces circonstances agrologiques et climatériques, les cultivateurs de la vallée peuvent se diriger et mettre de leur côté toutes les chances de réussite dans la culture de toutes ces plantes : il ne faut semer les céréales que dans les terres situées au pied des montagnes, les sésames et les cotons dans ces terres comme dans la plaine, et enfin le maïs et les haricots seulement dans la plaine où ils ne peuvent jamais manquer.

Pour la culture des plantes on commence à travailler la terre au mois de janvier; on donne au moins quatre labours avec l'araire du pays, et la terre n'est pas encore suffisamment ameublie; l'usage de la herse est inconnu. Les frais de culture sont donc très élevés et le travail obtenu fort médiocre. La substitution de l'araire flamande qui n'est pas la meilleure, mais a l'avantage d'approcher du prix de l'araire du pays, permet de le faire en moins de temps et par conséquent à meilleur marché.

Les métayers d'Igan, Pértotas et Laspohori produisent des haricots renommés dans toute la Thessalie.

Sur le sol où l'on sème le maïs, on sème aussi les haricots. L'espèce de haricot qu'on cultive est rampante, et s'appuie sur le maïs dont la tige lui tient lieu de support; on met 7 oques de maïs et 3 oques de haricots dans un dounoum de terre.

Le développement du maïs est gêné par les tiges grimpantes des haricots qui le serrent fortement et empêchent la circulation de la sève et diminue le rendement. Il est donc nécessaire de cultiver séparément chacune de ces deux plantes. Les soins, après l'ensemencement de ces deux plantes sarclées et épuisantes, se réduisent pendant toute la croissance à peine à un seul sarclage avec la binette. En laissant ainsi croître les parasites qui infestent les champs, et la croûte du sol étrangler les plantes, il n'est pas étonnant de n'avoir qu'un rendement médiocre. On l'augmentera en donnant aux plantes plusieurs cultures pendant leur végétation; on ne le fait d'une manière économique qu'avec la herse à cheval et le buttoir inconnus dans ce pays.

La récolte est ainsi rentrée : les haricots sont récoltés à plusieurs reprises; la dernière se termine une semaine avant de commencer à récolter le maïs.

Les épis de maïs sont enlevés des tiges qui restent à pourrir sur les champs, quoiqu'elles forment une nourriture égale au foin en facultés alimentaires pour le bétail et surtout pour les bêtes à cornes.

Les épis enlevés sont transportés chez les métayers et mis en gros tas. On défeuille de manière à conserver une ou trois feuilles à chaque épi, au moyen desquelles ils sont attachés plusieurs ensemble et suspendus pour se dessécher; ou bien on enlève toutes les feuilles et on rentre les épis dans des cages à claire voie qui ne réunissent aucune condition de conservation.

Après la dessication des épis vient l'égrenage, ordinairement en janvier et février; on frotte les épis contre un bord dur et tranchant.

Les graines sont mises en tas égaux pour être soumises au partage entre le propriétaire, l'état et le métayer.

Depuis la récolte jusqu'au partage il se passe au moins trois mois. Pendant ce laps de temps, la récolte étant entre les mains des métayers, il en usent comme bon leur semble, soit pour leur nourriture, soit pour la vente clandestine. Dans tous les cas, le propriétaire et l'état perdent et le métayer se démoralise.

Pour éviter ces inconvéniens, il n'est qu'un moyen, c'est de suivre pour la rentrée du maïs la méthode usitée pour celle des céréales. Les métayers ne peuvent disposer de la récolte qu'après le partage entre eux, l'état et le propriétaire; il est de toute nécessité de ne laisser rentrer la récolte que dans un endroit près du village; là tout le monde soigne la denrée jusqu'au moment du partage; mais comme la dessication complète du maïs exige un temps assez long, on construira dans cet endroit même les cages à maïs. Le propriétaire, obligé de fournir aux métayers les bâtiments d'exploitation, au lieu de construire des cages dans l'enceinte de chaque métairie, les fera établir toutes dans un même endroit. De cette façon la récolte est mise à l'abri de l'incendie et de la fraude.

En principe, un bon administrateur doit éloigner tous les cas qui peuvent tenter et faire suspecter la moralité du travailleur. En entourant d'un bon mur toutes les cages et en n'y ménageant que deux portes d'entrée et de sortie, on évite la démoralisation des métayers en enlevant toute occasion de vol. Les cages doivent être longues, étroites, élevées de terre, à claire voie comme en Moldavie et en Hongrie; la récolte est ainsi placée dans les meilleures conditions de con-

FEUILLETON.

—

LE MONT DU GÉANT. (1)

Le Poète est monté sur la montagne sainte
Où dort parmi les fleurs, dans la paisible enceinte,
Le Géant qui, pour base à sa tombe, a voulu
Les rochers éternels de ce mont chevelu.
Le Poète est monté sur la cîme sacrée :
Pour limite il n'a plus que la voûte azurée,
Voûte immense où, sitôt qu'il quitte cet amas
De fange délayée et de sombres frimas,
L'homme s'élève en vain pour faire sa conquête ;
Où, plus faible en son vol que la faible alouette,
L'homme se croit plus grand que cette immensité
Dont l'œil ne peut sonder le vide illimité,
Et cherche vainement où Dieu là haut habite,
Parmi ces mondes d'or roulant dans leur orbite.
—Il est monté plus haut que l'aigle aux sûrs regards
Dont l'aile éventre au vol les nuages épars.
A ses pieds il a vu, mouvante miniature,
Deux lacs, unis d'un trait, former une ceinture
Autour des flancs brunis des deux vieux continens,
Et peindre sur sa moire, en ses replis tournans,
D'innombrables vaisseaux, vacillantes coquilles,
Qui séparent les flots au tranchant de leurs quilles.
A ses pieds il a vu, jetés sur les coteaux,
Dans le creux des vallons, sur le bord des ruisseaux,
Des villages nombreux, aux rives du Bosphore,
Comme les grains mûris aux champs que l'été dore;
Des ponts aériens, des masses de granit
Où pendent des forêts, comme aux buissons un nid;
Des châteaux que la foudre a frappés à la tête
Et des tours dont l'orgueil n'a pu sauver leur faîte;
Des champs coloriant, aux reflets du soleil,
Le versant des coteaux d'opale et de vermeil;
Des yalis, des palais abrités sous les arbres,
Les vagues caressant l'image de leurs marbres
Et la mer laissant voir, renversés dans les flots,
Des marbres, des palais, fantastiques tableaux ;
Et bien loin, devant lui, les monts de Bithynie
Dont la brise fait bruire, éternelle harmonie,
Les vagues de verdure et la mer de maïs.
Et plus loin il a vu les dômes rebondis,
Les minarets, les tours, les cyprès de Bysance
Dont une brume d'or voile en sa transparence
L'amphithéâtre où Dieu mit, aux voûtes d'azur,
Son plus brillant soleil dans son ciel le plus pur.
Et debout sur le mont qui soutient tout un monde,
Embrassant d'un regard, sous lui, la terre et l'onde,
De vivantes cités, des châteaux foudroyés,
Ayant l'orgueil humain tout entier à ses pieds,
Il s'est senti chétif et plus humble peut-être
Que la fleur qui parfume au printemps sa fenêtre.
Puis il est revenu, muet et l'œil baissé,
Vers la paisible enceinte, où d'herbe tapissé
Le tombeau du Géant s'étend sur vingt coudées
Et fleurit en tout temps ses parois lézardées.
Il a trouvé l'imam, vieillard au front sacré
Qui verse les parfums sur le corps révéré,
Et troublant son silence, il a dit : O mon père !
Vieillard saint devant Dieu, toi qui sais la prière
Qui monte vers le ciel ; solitaire gardien
Qui n'a d'hôte que Dieu, qui ne veux d'entretien
Qu'avec le mort béni que nuit et jour tu veilles,
Dis, quelle vision vient éclairer tes veilles ?
— Mon fils, a répondu le vieillard au front nu,
Ce que mon œil a vu nul autre ne l'a vu ;
Moi j'ai l'œil de la foi ; vous autres l'œil du doute.
Voici ce que mes yeux ont vu ; mon fils, écoute :

Sur les monts et la mer, comme un manteau de plomb,
La nuit pesait, nuit sombre au silence profond.
La terre dans la brume au ciel semblait se joindre,
Et si quelque astre errant parfois venait à poindre,
C'était pour éclairer d'un feu triste et blafard
Des nuages roulant dans l'ombre du brouillard.
A travers les rameaux des pins et des érables
Le vent fesait gémir des accents lamentables ;
Au pied du mont les flots battaient noirs et pesants
La masse des rochers et tombaient impuissants
A rompre ce granit que Dieu scella lui-même.
Je priais à genoux sous la lumière blême
De la lampe pendue au funèbre caveau,
Quand je vis sur ses gonds, ô prodige nouveau,
Se dresser lentement la pierre tumulaire
Et lentement aussi le Géant séculaire
Se lever devant moi. — Ses yeux lançaient l'éclair;
Ses cheveux enflammés étincelaient dans l'air.
—Et moi, pâle et glacé, j'attendais que la foudre,
A ses pieds prosterné, vint me réduire en poudre.
— Il me dit, et sa voix fit taire jusqu'aux flots;
La sueur de la mort mouilla jusqu'à mes os.
— Il me dit : ô croyant, ne crains pas; la prière
T'entoure d'un rempart de vie et de lumière.
— Et sa voix, souffle pur, souffle de vérité,
Fit remonter le sang à mon cœur arrêté.
— « O croyant, Dieu permet qu'à ta foi se révèle
De destins inconnus une aurore nouvelle ;
Le passé, que tes yeux ne verront qu'une fois,
Revit, et l'avenir est présent : crois et vois.»

— Et je vis sous la main du Géant prophétique
Les ténèbres s'ouvrir, perspective magique!

Un nuage du globe enserre le contour;
Tout se tait, et ce n'est ni la nuit ni le jour.
J'aperçois au milieu des forêts verdoyantes
Quelques huttes fumer et des tribus errantes,
Sur le rivage nu du Bosphore indompté,
Comme un joug trop pesant traîner leur liberté.
Puis devant un esquif les monts, les bois frémissent
Et sous ses nautonniers les vagues s'assouplissent ;
Le Bosphore mugit, le Bosphore est vaincu.
Colons trop à l'étroit dans l'Occident accru,
Ils viennent au Triangle où la vague incessante
Ronge les bords déserts, planter leur libre tente,
Chasser de bois en bois les maîtres du pays,
Et courbant sous le soc ces coteaux asservis,
Sur ces vagues jeter *le* joug d'un nouveau maître.
Un temple s'est dressé : Bysance vient de naître,
Et déjà sur le tronc de la société
Elle fleurit, rameau vivace et respecté.

—Vois encore, me dit le Géant prophétique,
Et la scène changea, perspective magique!

Un pâle crépuscule éclaire l'horizon
Et quelques pleurs du ciel brillent sur le gazon.
Aussi loin que mon œil peut dominer les vagues,
J'aperçois, visions blanchissantes et vagues,
Des nefs au mât paré du Labarum latin.
Rome, en se déplaçant, croit changer son destin,
Et sacrant de la croix une rive lointaine,
Échapper par la fuite à sa chûte certaine.
O Romains, descendans d'Auguste et des Césars,
Faites Bysance forte, assurez ses remparts,
Et couronnez-la d'or, d'ivoire et de porphyre;
Pour qui travaillez-vous?, Et ce nouvel empire,
Sous la pourpre cachant la lèpre qui le mord,
Comme on met du carmin au visage d'un mort,
Ces palais aux frontons sculptés, ces basiliques
Où la dévotion entasse les reliques,
Ce temple aux voûtes d'or, aux splendides arceaux
Où l'art taille le marbre en fragiles réseaux,
Et sa large coupole où la lumière même
Se ternit sous l'éclat de ce beau diadème
Que Dieu mit à ton front, reine de l'Orient,
Pour qui sont-ils ?— Du Nord au rivage riant
Où Messine au soleil fait jaunir sa récolte,
L'Europe, sous le pas des peuples en révolte,
Tremble, et vous Bysantins, vous courez en rumeur
Dans le cirque bruyant où siège l'Empereur.
Des Bulgares, des Huns les sauvages cohortes
Soulèvent vos remparts, se heurtent à vos portes,
Et vous, ô Bysantins, dans l'Hippodrôme en feu,
Dans vos temples brûlant les images de Dieu,
Vous allez dans le sang vous ramasser un maître
Que demain le poison détrônera peut-être.
Quoi ! Vous n'entendez rien et vous ne voyez pas !
Mais l'Empire vieilli chancelle à chaque pas !
L'Empire, quel est-il ? Autour de ta muraille
Le monde entier est là qui t'insulte et te raille,
O ville de Bysas, ville de Constantin !
Quels furent tes malheurs ? Quel sera ton destin
Par quelle épreuve Dieu, dans sa sagesse obscure,
Te fait payer le prix de ta gloire future ?
La terre s'entrouvrant a cent fois rejeté
Tes fondemens épars, malheureuse cité ;
Les flammes et le schisme et la guerre intestine
Ont semé dans tes murs la mort et la ruine.
Le soldat de la croix t'a conquise et s'est ri
De ton peuple pleurant sur son temple flétri ;
Sous son talon de fer brisant tes mosaïques,
De boue il a sali le marbre des portiques,
S'est assis sur ton trône, et son orgueil brutal
A rompu dans ses mains le sceptre impérial.
— Espère maintenant, espère, pauvre Empire;
Ton épreuve suprême aujourd'hui même expire.
Seul pour tant de douleurs et pleurant à l'autel
Et buvant jusqu'au fond le calice de fiel,
Le fils de tes Césars expie en son martyre
De ton peuple égaré le criminel délire ;
Il compte sans espoir ses derniers compagnons ;
Le bronze gronde au port et gronde aux bastions...
—O Géant, détournez mes yeux de ce carnage!...
Les murs tombent brisés; la ville entière nage
Dans le sang bouillonnant de ses fils mutilés
Sous les débris brûlants de ses toits écroulés....

— Vois encore, me dit le Géant prophétique,
Et la scène changea, perspective magique!

De l'astre du Levant le matinal reflet
Baigne les flots d'azur dans un ton violet.
Le muëtzin, debout sur la cité conquise,
Domine ses débris et confie à la brise
Le cri répercuté de son pieux appel.
Allah! Dieu des croyans, dont le noir Azraël
A compté les martyrs fauchés dans la bataille,
Abaisse sans courroux tes yeux sur la muraille
Qui des fils de l'Islam va garder le destin.
— Le vainqueur a passé, le cimeterre en main,

(1) Montagne d'Asie à l'embouchure de la Mer Noire. A son sommet se trouve le tombeau, dit la légende turque, d'un Santon d'une taille gigantesque et fort révéré.